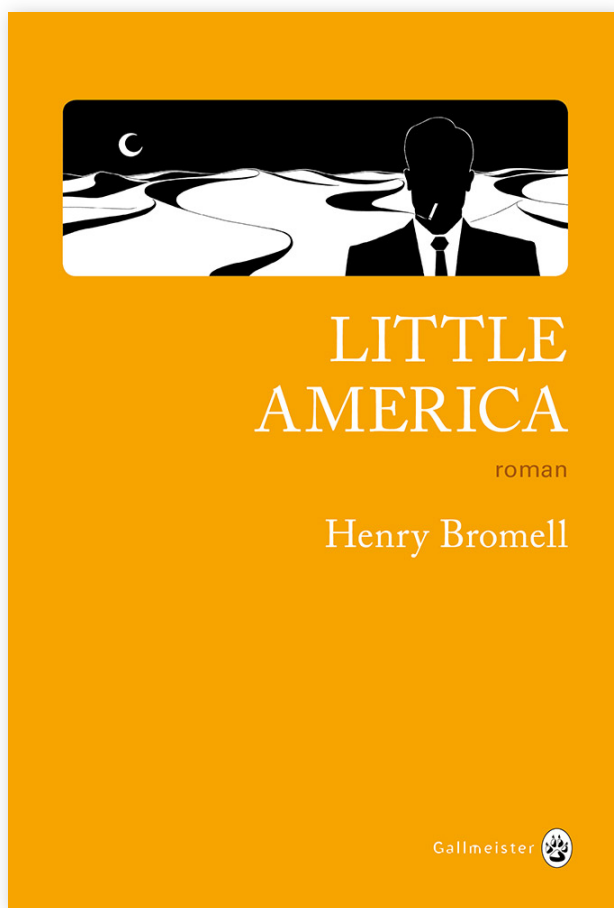




Little America

Henry Bromell



DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr



LE 7H43

vendredi 22 décembre 2017

Derniers conseils de lecture

▶ 1 minutes



(RÉ)ÉCOUTER



(RE)VOIR



Little America de Henry Bromell. Un roman que Nicolas a adoré lire et déjà offrir. Ce genre de livre qui vous tombe dessus par hasard et dont on aime parler



Allez suite et fin de cette petite série de conseils sur des livres pour Noël. Aujourd'hui un roman que j'ai adoré lire et offrir, que je vais offrir encore dans deux jours. Il fait partie de ces livres qui vous tombent dessus par hasard, dont vous aimez parler et que vous voulez absolument que d'autres lisent à leur tour.

Il s'agit de Little America de Henry Bromell. De l'extérieur, on pourrait dire que c'est un roman d'espionnage qui se passe dans un pays imaginaire du Proche-Orient, coup d'état, rôle de la CIA, jeu trouble de la realpolitik américaine. C'est vrai mais c'est aussi et surtout un roman familial, un roman sur ce mystère que sont nos parents quand nous sommes enfants. Un roman sur le fait de grandir et sur l'écart mélancolique entre nos souvenirs de gamins et nos vies d'adultes. C'est magnifique, simple, élégant, faites-moi confiance, je pense, j'espère !, que vous ne serez pas déçu.

Je vous en redonne la référence : *Little America* de Henry Bromell, c'est aux éditions Gallmeister.



16 avril 2017

«*Little America*, l'un des romans les plus intelligents et passionnants que j'aie lu cette année. Visionnaire aussi. *Little America* est sorti peu avant les attentats du 11 septembre 2001. Au fil des pages, il apparaît que les racines du mal sont là, depuis fort longtemps et nulle part ailleurs : chez les fous d'Allah du Proche Orient et chez les Faucons doctrinaires de Washington. C'est éblouissant à force d'être limpide.»
Bernard Poirette

Littérature

© 1 min de lecture

C'est à lire : "Little America" d'Henry Bromell

REPLAY - L'écrivain Henry Bromell publie "Little America", un roman éblouissant sur le Korach, aidé par les États-Unis.



C'est à lire

Bernard Poirette

The book cover for 'Little America' by Henry Bromell. It features a stylized illustration of a man in a suit and tie, holding a cigarette, standing in a desert landscape under a crescent moon. The title 'LITTLE AMERICA' is written in large, white, serif capital letters at the bottom of the cover.

C'est à lire du 16 avril 2017

Crédit Image : Gallmeister | Crédit Média : Bernard Poirette | Durée : 01:57 | Date : 16/04/2017

La page de l'émission



Bernard Poirette

Journaliste RTL

Partager l'article

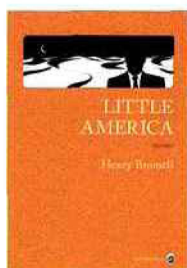


PUBLIÉ LE 16/04/2017 À 10:15

madame

FIGARO

22 février 2017



MAÎTRE *espion*

Après Le Carré et Littell, voici Henry Bromell, scénariste et producteur de la série « Homeland », disparu en 2013, et fils d'agent secret lui-même. Paranoïaque, mélancolique et labyrinthique, son roman « Little America » est un antidote à la trumpologie des temps.

Editions Gallmeister.

les inrockuptibles

1^{er} février 2017

livres



cuisine orientale

Avant de créer la série *Homeland*, **Henry Bromell** signait un grand roman d'espionnage, élégiaque et corrosif, avec le Moyen-Orient en ligne de mire. Visionnaire.

Dans les verres de Martini, les glaçons s'entrechoquent. Cigarette aux lèvres, d'élégants diplômés de Harvard, Yale et Princeton miment, à grand renfort de mimiques, les titres de leurs films et romans favoris – quand le choix de l'un d'entre eux se porte sur *Les Nus et les morts*, son caleçon tombe et le cercle des épouses s'étrangle de rire. Sur le tourne-disque, Frank Sinatra, lancé à la conquête de l'espace, se demande "à quoi ressemble le printemps/sur Jupiter ou Mars...". Si, au-delà des rideaux, la lune éclairait une pelouse du Connecticut, on pourrait être dans un épisode

de *Mad Men* ou dans une nouvelle de John Cheever. Mais ici, c'est sur des dômes de minarets qu'elle brille. Reconstituée dans un royaume bonzaï du Moyen-Orient, le Korach, la "petite Amérique" d'Henry Bromell a pour population les familles de diplomates venus de Washington et leurs hommes de main de la CIA. Soit des professionnels de la paranoïa, seule capable de "servir au monde de fil conducteur, maintenant que la religion nous a abandonnés".

Aux yeux de l'inventeur du roman d'espionnage, Rudyard Kipling, la géopolitique était un "Grand jeu"; pour l'un de ses éminents héritiers, John le Carré, les agents secrets sont "des gens qui jouent aux

comme si la grandeur de l'Amérique pouvait s'exporter aussi aisément qu'une usine de Coca-Cola

cow-boys et aux indiens pour égayer leur vie pourrie". De jouer – avec des soldats de plomb, avec les nerfs de ses proches, avec le destin des peuples et avec la vie de leurs dirigeants –, il est beaucoup question dans le deuxième (et dernier) roman d'Henry Bromell, mort en 2013. Pour s'étonner de la variété d'entorses aux règles commises à ces occasions, il faut être un grand naïf ou un enfant de 10 ans – l'âge auquel le narrateur, Terry Hopper, arrive en 1958 au Korach. La mission de son père ? Gagner la confiance d'un roi tout juste sorti de l'adolescence et amateur de bolides italiens comme de bombes sexuelles british. Et, surtout, éviter que cette ancienne colonie britannique ne succombe aux sirènes du communisme ou du nationalisme panarabe.

S'ensuivent échanges de valises de dollars, complots gigognes et recours à des stratagèmes dignes des Médicis – mouchoir empoisonné, intervention d'une courtisane au sourire trompeur. Rien n'y fait : d'antagonismes tribaux en tentative de coup d'Etat et en bourdes diplomatiques, le Korach est voué à disparaître des cartes et son roi des mémoires – exception faite de celle de Terry, qui, devenu historien, décide quarante ans plus tard de découvrir la vérité sur son pays, sur son père et sur cet épisode de sa propre enfance.

Fits d'agent secret, Henry Bromell se souvenait en 2001 d'avoir grandi dans "une maison pleine de secrets". Durant les années 1990, son sens du mystère lui vaut d'avoir son nom au générique de séries télévisées à succès – pour *Homicide* et *Bienvenue en Alaska*, il est successivement scénariste, metteur en scène ou producteur ; par la suite, il signera certains des meilleurs épisodes de *Homeland*.

Tout au long de la dernière décennie du siècle passé, un ambitieux projet de livre l'habite. Un jour, il s'enferme dans son bureau. Six mois plus tard, le roman issu de ce lent processus de maturation a tous les atouts d'un grand film. Afin de contourner un écueil majeur – "Toute bonne théorie de l'histoire devrait comporter l'idée que nous ne pourrions jamais connaître vraiment quoi que ce soit, que la vie est perdue aussitôt vécue, que même si nous passons avec enthousiasme d'une fragile certitude à une autre, nous les oublions au fur et à mesure qu'elles se fracassent derrière

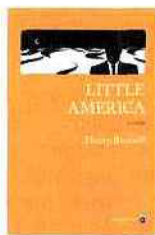
nous..." –, Bromell multiplie les effets de montage, filme ses scènes de guerre civile avec la caméra de Spielberg, zoome à l'improviste sur les soliloques de l'un ou l'autre de ses personnages, souligne leur désir d'aller voir *Vertigo* et fait de fondus au noir les moteurs d'un suspense effectivement hitchcockien.

En découle une proposition de vérité des faits qui, aussi fragmentaire, contradictoire et évasive qu'elle puisse être, ne fait rien pour améliorer l'image d'un gouvernement des Etats-Unis adepte de l'impérialisme culturel : ironiquement, l'engrenage final – et fatal – découle de l'entêtement mis par le département d'Etat à faire édifier dans la capitale du Korach une statue d'Abraham Lincoln. Comme si la grandeur de l'Amérique pouvait s'exporter aussi aisément qu'une usine de Coca-Cola – ou, aujourd'hui, des tours de verre et d'acier bâties par un homme d'affaires inopinément porté à la présidence.

Après avoir déroulé son ruban de Möbius d'intrigues familiales et politiques, *Little America* se clôt sur plusieurs disparitions. Celle, cruelle, du petit roi du Korach, play-boy broyé par une mécanique sans âme. Celle, amère, du reliquat d'illusions du narrateur. Celle, prochaine, de la *pax americana*, que fragilise l'émergence d'un monde multipolaire. Celle enfin de deux vieux univers – celui des Bédouins du désert comme celui des puritains de Nouvelle-Angleterre, qui "avaient créé la CIA pour en faire un endroit où régnaient la clarté et la cohérence à une époque de troubles et de bouleversements".

Seules survivront, pour un temps, "leurs chansons tournant sur de lourds 33 tours en plastique noir, des chansons de grandioses clairs de lune tranquilles et de terrasses en bord de mer..." Ensuite viendra l'oubli, contre lequel *Little America* livre bataille avec l'ardeur des plus lumineuses élégies.

Bruno Juffin



Little America
(Gallmeister), traduit
de l'anglais (Etats-Unis)
par Janique Jouin
de Laurens,
416 pages, 23,70 €



3 août 2017



Le livre est un cours de relations internationales pendant la guerre froide. PHOTO A. Y. OWEN / THE LIFE IMAGES COLL. GETTY

«Little America», espion sur l'échiquier

S'appropriant l'histoire de son père, employé à la CIA, Henry Bromell moque l'impérialisme américain sur fond de portrait de famille.

Little America est un témoignage, et plus l'on se souvient que c'est une histoire vraie, plus le livre est délectable pour le lecteur qui vérifie ainsi que les clichés sur les espions sont incroyables mais vrais. Un «agent du renseignement» américain en 1958, c'est, à l'image du père du narrateur, un wasp issu d'une université de l'Ivy League, recruté par la CIA pour exercer des pressions grossières comme une maison.

Kart. Henry Bromell, l'auteur de ce texte publié en 2001, est mort en 2013. Fils d'un espion en service entre 1950 et 1978, il transforme son expérience en roman, situant l'action dans un pays imaginaire, le Korach. Avec la Jordanie et l'Irak, le Korach se dresse contre le projet panarabe de Nasser et choisit le camp adverse, se plaçant sous l'aile et les ordres des Américains. Le père quitte un poste à Rome pour s'installer avec femme et enfant, en 1958, dans ce pays «médiéval» gouverné par un «enfant-roi» hachémite monté sur le trône à 18 ans, à la faveur de la mort de son père. L'espion a pour mission de devenir le père de substitution du roi. Leur première rencontre a

lieu sur un terrain de kart installé pour l'attirer dans la toile américaine : le roi adore les voitures et la vitesse. Le père doit aussi lui remettre régulièrement des valises de billets et peut-être, un jour, l'assassiner. Le narrateur espionne son espion de père, devenu vieux, pour savoir jusqu'où il a été dans l'obéissance envers la CIA. Il le harcèle de questions en le retrouvant dans son appartement dominant le port de Boston. Le lieu est tristounet, la mère n'y habite plus : «Il y a un autre mystère au cœur du mystère, la déconcertante décision de mes parents de se séparer au crépuscule de leur vie.» Mais le couple se fréquente encore, s'offrant une seconde chance sans le dire au fils. Les moments où il piste leurs rendez-vous et la façon dont ceux-ci l'envoient promener sont drôles et pleins de charme. Cet homme et cette femme âgés se voient chez l'un ou chez l'autre, dînent au restaurant, s'offrent des sorties au prestigieux Boston Symphony Orchestra et bougonnent lorsque leur fils les prend sur le fait.

Le roman s'intitule ainsi «en référence au Little Italy de New York ou au Little Saigon de Los Angeles, une version en miniature et, d'une certaine façon, abâtardie d'un endroit réel, très, très loin.» Le livre est un cours de relations internationales pendant la guerre froide autant qu'un portrait de famille. Les rapports entre le père et la mère, du temps où le père est en mission, sont peu développés ; la mère paraît éteinte. Le contexte politique est le suivant : «Eisenhower était président. John Foster Dulles était secrétaire d'Etat. Son

frère, Allen Dulles, ancien espion de l'OSS à Genève, en Suisse, était directeur de la CIA. Ces hommes ne croyaient pas à la retenue. Ils croyaient à la victoire.» Little America compte plusieurs phrases flamboyantes et un peu ridicules comme celles-ci, mais la stratégie américaine impérialiste à travers les yeux de Henry Bromell relève bien du flamboyant ridicule.

Aveux. Le livre est aussi une généalogie du chaos actuel du Moyen-Orient, même si Bromell partage les torts et ne les met pas tous, loin de là, sur le dos de l'Amérique. Les pays arabes et les Soviétiques ne sont pas oubliés parmi les responsables – et les relations israélo-américaines se figent dans ces années-là. Little America est trop long, il tourne un peu en rond car les aveux ne viennent pas facilement. Cependant, cette longueur participe de l'atmosphère du roman, elle nous accroche à lui. Et le couple parental nous émeut. Opaque au narrateur lorsqu'il est enfant, le caractère de la mère apparaît peu à peu à l'adulte qu'il est devenu. Elle n'est pas ou n'est plus en retrait. C'est elle qui a souhaité se séparer de son mari, pour faire un «test». «Pourquoi ne portes-tu pas ton alliance?» demande le fils à sa mère. «Elle est cassée. — C'est symbolique. — Je vais te dire ce qui est symbolique : elle est réparable.»

VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

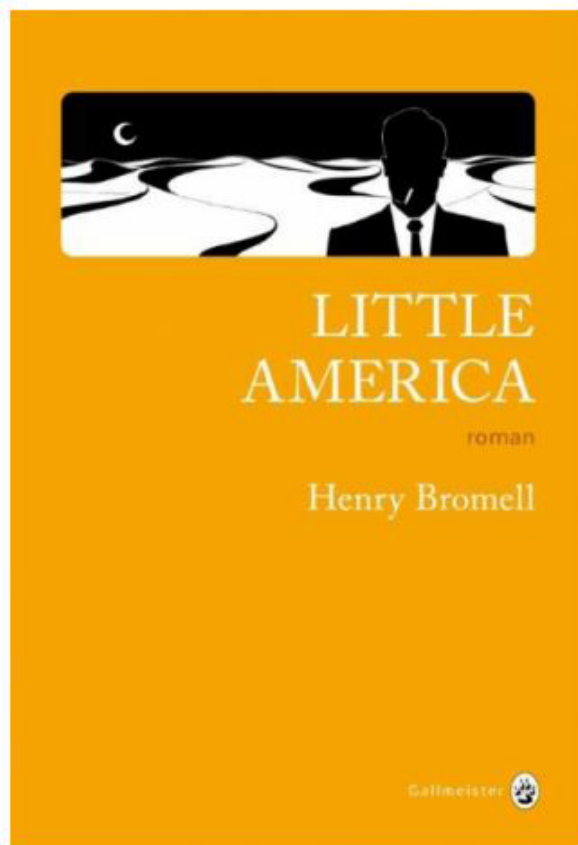
HENRY BROMELL
LITTLE AMERICA Traduit de l'américain par Janique Jouin-de Laurens, Gallmeister. 416 pp., 23,70 €.

Le Journal du Dimanche

10 février 2017

Dans *Little America*, le créateur de Homeland avait déjà tout compris

LA VIE EN NOIR - A la lecture de *Little America*, pas étonnant que Henry Bromell ait contribué en tant que producteur et scénariste à la série *Homeland*. De part son histoire personnelle, on peut dire que cet écrivain décédé en 2013 en connaissait un rayon côté espion. *Little America* est une fiction basée sur une réalité hors norme : celle d'un petit garçon de 10 ans qui eut comme père un agent de la CIA.



On boit et on fume beaucoup dans le monde de ces espions, version années 1950. Les hommes portent des costumes sombres, les femmes des colliers de perles, des coiffures vaguement choucroutées et leur progéniture barbote dans les piscines qui brillent sous un soleil de plomb. Les hommes boivent parce qu'ils sont sous pression et les femmes boivent parce qu'elles s'ennuient. Des martinis, bien sûr. On est dans *Mad Men* à la mode CIA, Proche-Orient, Lawrence d'Arabie. De l'exotisme en veux-tu, en voilà, mais un exotisme vénéneux où les amis sont en réalité des ennemis, et les ennemis moins dangereux qu'il n'y paraît. Le monde du petit Henry, le fils, est fait d'ombre et de lumière aveuglante, de beaucoup de questions et de peu de réponses.

Se taire à tout jamais

D'ailleurs, quand Mark Hopper a rejoint "L'Usine d'Equarissage" (CIA), il a prêté serment de garder le silence à tout jamais. Mais Terry l'enfant unique, 40 ans plus tard ne le voit plus de cette étoile-là. Il veut savoir celui qui est devenu historien. Comprendre, reconstituer ce qui s'est passé en 1958, au royaume de Korach. "Un pays sommairement et arbitrairement découpé dans le désert, comme la

Syrie, le Liban, l'Irak et ce qu'on appelait à l'époque la Transjordanie, par la France et la Grande-Bretagne, après la Première guerre mondiale".

Deux hommes dînent dans un restaurant à l'autre bout d'un continent, à Washington. Deux frères. John Foster Dulles, Secrétaire d'Etat sous Eisenhower et Allen Dulles, l'ainé et patron de la CIA. Deux anticommunistes pathologiques et surtout deux types qui se croyaient les rois du monde. "Ils regrettaient la récente fermeture de leur tunnel secret creusé sous Berlin-Est, ils discutaient de l'ascension perturbante des militants de gauche en Amérique centrale et surtout ils portèrent leur attention sur cet emmerdeur de Nasser avec son chant de sirène sur le nationalisme panarabe." D'où leur intérêt sur la question du Korach. "Le nouveau roi n'est qu'un gamin... Un gamin qui a besoin d'un père... C'est comme ça qu'on va battre les Russes."

Le passé du père, le passé de l'Amérique

Et voilà comment commence cette histoire d'espions, de positionnement américain, basé sur un anticommunisme primaire et délirant. Les frères Dulles, tout à leur paranoïa en pleine guerre froide, ne voient pas l'autre bête, celle qui attend son heure, en embuscade. Celle des Frères musulmans. Mais ils actionnent, déjà, cette manie de vouloir toujours intervenir ailleurs que chez eux par l'intermédiaire de leur agent, Mark Hopper, qui deviendra le temps d'une obsession de la part de la CIA, une sorte d'ersatz de père, auprès de ce fameux jeune roi. Quitte à délaisser le sien de gentil petit garçon.

Ainsi se déroule la trame de *Little America*, une quête personnelle (père/fils) de la vérité entrecoupée de faits réels. Le livre est aussi une plongée dans ces années 50, une reconstitution historique savoureuse qui emporte notre imagination. Avoir un père espion, au fond, quoi de plus romanesque! Mais ce père a-t-il tué le roi? Question lancinante à laquelle le géniteur espion se refuse à répondre. Il a fait vœu de silence.

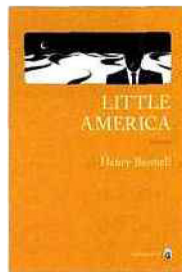
Trahison, espoir déçu, le roi et ses amis qui n'en sont pas. Ou seul, peut-être, ce Mark Hopper, le représentant d'un pays allié qui devient ennemi, l'Amérique. Cette vilaine traîtresse qui tourne casaque quand ça l'arrange, qui soutient puis lâche ceux qu'elle aidait la veille encore. Henry Bromell fouille le passé, celui de son géniteur mais aussi celui de son pays. L'auteur apporte peu de réponses mais qu'importe. *Little America* porte le mystère des bons livres d'espionnage. Il est sorti quelques mois avant le 11-Septembre 2001. Prémonitoire, incandescent, terrifiant.

***Little America* de Henry Bromell, traduction de Janique Jouin-de Laurens, 416 pages, 23,70 euros.**

Karen Lajon - leJDD.fr



24 février 2017



**LITTLE AMERICA
HENRY BROMELL**

Gallmeister

★★★

En 1957, en pleine Guerre Froide, un agent de la CIA, débarque avec femme et enfant dans un petit royaume du Golfe d'une grande importance stratégique, le Korach, avec pour mission de gagner toute la confiance de son jeune monarque. Jusqu'à ce que ce dernier soit soudain abattu par un sniper. Quarante ans plus tard, le fils de cet agent, historien, enquête sur le mystère qui entoure cette mort. Au delà de la quête émouvante d'un homme à la recherche de la véritable identité de son père, on retrouve dans ce récit complexe tous les ingrédients d'un bon roman de John le Carré, mâtiné de Ian Flemming. Le luxe ! Un grand livre d'espionnage, signé du créateur, entre autres, de la série *Homeland*.

P. B.

LE TEMPS

3 mars 2017

Le roi, l'espion et la petite Amérique des sables

L'écrivain, scénariste et producteur TV Henry Bromell a mis en fiction sa propre enfance, celle du fils d'un agent de la CIA contraint de suivre ses parents du Caire à Téhéran en passant par Bagdad dans les années 50

Quelques mois avant les attentats du 11-Septembre paraît aux Etats-Unis un roman à tonalité historique et d'espionnage qui met à nu l'aventurisme de la politique étrangère américaine au Moyen-Orient depuis un demi-siècle. Mais il aura fallu seize ans (et le décès de l'auteur en 2013) pour que paraisse en français *Little America*, un livre aux accents prophétiques qui reste frappant au regard de l'actualité bouleversée du Moyen Orient.

Son auteur, Henry Bromell, avait écrit quelques livres avant de se tourner vers la télévision. Il avait notamment travaillé comme scénariste et producteur délégué d'une autre histoire d'espion, la série *Homeland*.

Protectorat américain

En 1958, Mack Hooper, agent de la CIA, s'installe au Korach avec sa femme et son fils de dix ans – qui est le narrateur encore discret de cette histoire. La mission de Mack est d'approcher le jeune roi du Korach et de le convaincre d'accepter de faire son pays un protectorat américain suite au retrait des Britanniques. Le but est surtout d'éviter que ce jeune garçon sorti subitement de son internat anglais pour gouverner à 23 ans ne tombe dans les bras de Nasser et des Soviétiques.

Inutile bien sûr de chercher le «Korach» dans un atlas ou sur internet: ce royaume hachémite miniature situé entre Jordanie et Irak n'existe pas. Peu de temps après cette histoire, il est d'ailleurs «avalé» par ses voisins. Il faut accepter cet artifice pour entrer dans ce récit vécu: Terry, le narrateur décrit à merveille ce monde clos des expatriés américains avec leur club et leur piscine, à boire des cocktails et fumer des Chesterfield pour combattre la dépression, à l'écart du tumulte étouffant du centre-ville, embarras constat de voitures, de chameaux et d'hommes en ébullition. C'est ce qu'a vécu l'auteur lui-même, ces années-là, à Bagdad ou au Caire.

« Les types de la guerre froide, ils vous filaient la chair de poule, je vous le dis. Il y en avait encore quelques-uns qui tournaient dans le coin quand je suis arrivé. La picole et la paranoïa, c'est à ça qu'ils tournaient. »

Solide, habile en relations et naturellement paternel, Mack Hooper parvient donc à gagner la confiance du jeune souverain, jusqu'à devenir son confident. Cerné de toutes parts par les complots – qu'ils viennent des frères Dulles ou de sa propre armée –, ce roi-jouet ne maîtrise bientôt plus la situation et va connaître le sort tragique de son double dans le monde réel, le roi Fayçal II d'Irak.

Mack Hooper, qui rappelle autant l'Américain bien tranquille de Greene que le James Angleton de Raisons d'Etat, a-t-il joué un rôle dans son assassinat? Est-il un bon ou un méchant? Et de quoi parlaient les parents de Terry assis sur le rebord de la baignoire, les robinets tournés à fond pour parler à l'abri des micros, fumant clope sur clope dans une atmosphère gonflée saturée de paranoïa?

Espion du passé

Ces questions ne cessent de hanter le fils Terry. Quarante ans plus tard, celui-ci, devenu historien, se jette dans une enquête marathon, de Boston à Rome en passant, bien sûr, par Langley, siège mythique de la Central Intelligence Agency. Le père ne veut pas parler? Tant pis, le fils, en espion du passé, interroge témoins et câbles déclassifiés, sachant d'avance que l'histoire n'est qu'une somme de fragments trouvés au hasard, que la Vérité est inaccessible. «Je ne sais pas si Hamlet a tué Polonius, je sais seulement que Polonius est mort». Jolie formule pour une enquête qui, comme il se doit, le mènera (et son lecteur avec) jusqu'au bord de l'abîme...

L'année 1958 n'a pas été choisie au hasard. Cette année-là, la guerre froide se tend sur le front moyen oriental, avec la création de la République arabe unie, fusion entre l'Egypte de Nasser et la Syrie, soutenue par les Soviétiques. Les monarchies hachémites d'Irak et de Jordanie (et du Korach de fiction) soutenues par les Occidentaux répliquent par une Fédération arabe encore plus éphémère: la RAU durera trois ans, la fédération quelques mois avant le renversement du roi d'Irak. C'est encore en 1958 que 15 000 US Marines débarquent à Beyrouth pour stopper la contagion panarabe et socialiste.

« Rien ne doit être dit, rien ne doit être écrit. Rien ne doit être, en aucune façon, reconnu »

Loin des clameurs et de la fièvre révolutionnaire, les puissants frères Dulles, John Foster le secrétaire d'Etat et Allen le directeur de la CIA, arpentent les jardins rectilignes de Washington tout en devisant, poussant sans les toucher ni se salir les mains les pions d'un grand jeu contre l'ennemi rouge. Ordonner des assassinats? Voyons. «Ce n'est pas dans notre nature. Ne reparlez plus jamais de meurtre avec moi, c'est clair?» Avec toute la délicatesse requise par la culture Wasp anglo-saxonne, «rien ne doit être dit, rien ne doit être écrit. Rien ne doit être, en aucune façon, reconnu», conclut tristement une survivante de ces années de plomb.

Crimes

Il reste de ce livre un portrait saisissant de cette génération de soldats puritains, éduqués et alcooliques au service d'une idée: «ils s'étaient bravement battus pendant la Seconde guerre mondiale et avaient gagné; ils avaient créé la CIA pour en faire un endroit où règnent la clarté et la cohérence à une époque de troubles et de bouleversements. Leur rôle avait pris fin dans notre théâtre national avec leur chef-d'œuvre triste et sombre, la guerre du Vietnam. Ils avaient d'abord été chassés, puis remplacés [...]», médite le narrateur à l'enterrement d'un de ces héros déçus de *Little America*, avant de se demander: «S'il y a un enfer, pour quels crimes seront-ils punis?»

De manière affreusement prophétique, les attentats du 9/11 à New York allaient raviver les cendres de ce passé encore chaud, ces inconséquences historiques qui contribuent au grand incendie du Moyen Orient.



Couverture
Gallmeister

Henry Bromell, «Little America», traduit de l'américain par Janique Jouin-de Laurens, Gallmeister, 410 p.

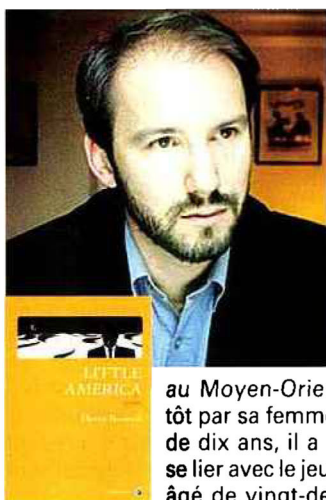
Continuez votre lecture



20 février 2017

Z LIVRES

Bruno d'Epenoux

Little America*un roman d'Henry Bromell*

Mack Hopper, agent de la CIA, est envoyé, en 1957, au Korach, un pays coincé entre la Jordanie, la Syrie et l'Irak, si petit que personne ne le connaît, mais important quand même pour l'influence des États-Unis au Moyen-Orient. Rejoint bientôt par sa femme et Terry, son fils de dix ans, il a pour mission de se lier avec le jeune roi du Korach, âgé de vingt-deux ans. Ce qu'il

réussit parfaitement en devenant son ami et son confident. Quarante ans plus tard, Terry qui est historien et narrateur de ce récit, entreprend des recherches sur ce qui s'est passé alors au Korach. Il s'intéresse à la diplomatie arrogante du gouvernement des États-Unis dans la région et au trouble que ce comportement provoque chez ses ressortissants sur place. Mais il souhaiterait surtout découvrir ce qu'a été le rôle de son père, lui qui n'a pu empêcher l'assassinat mystérieux du roi, alors qu'il était à son côté, une nuit d'août 1958. Retraité de la CIA, celui-ci refuse le plus souvent de répondre à ses questions.

Avec ses personnages singuliers, sa reconstitution détaillée de la vie au Korach à l'époque, ses rebondissements incessants, parfois un peu trop dramatiques et romanesques, et malgré quelques longueurs, ce roman original est plein d'intérêt.

Gallmeister, 410 pages, 23,70 €.

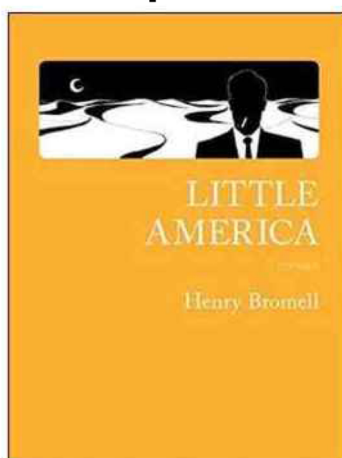


19 mars 2017

Lire

RÉCIT, ROMANS ET BD

L'Amérique inquiète



« Little America », Henry Bromell, éd. Gallmeister, 416 p., 23,70 €.

L'Amérique était grande, dans les années cinquante. Mais celle que décide de raconter Henry Bromell est toute petite, surtout quand elle met son grappin – et ses dollars – sur le minuscule état du Korach, en plein Moyen-Orient pris dans la fièvre nassérienne. On est en 1958 et Terry est un gosse de 10 ans, fils de l'agent de la CIA Mack Hopper, chargé de « retourner » le roi du Korach. Devenu historien, quarante ans après, Terry veut enfin connaître la vérité sur ce qui s'est passé dans les dunes du Korach, le rôle de son père surtout, toujours vivant mais qui a juré de ne jamais parler, même à l'aube de sa mort. Ce roman qui mêle fiction et réalité est le dernier de Henry Bromell, brillant scénariste de la série *Homeland*, mort en 2013. *Little America* est un livre impeccable dans sa construction, d'un intérêt indiscutable à propos de la politique étrangère américaine. Mais – et c'est ce qui lui donne cette force incroyable – ce roman est d'abord la quête d'un fils cherchant inlassablement à comprendre son père.